

SIMONE DE BEAUVOIR

Mémoires
d'une jeune fille
rangée

nrf

GALLIMARD

PREMIÈRE PARTIE

Je suis née à quatre heures du matin, le 9 janvier 1908, dans une chambre aux meubles laqués de blanc, qui donnait sur le boulevard Raspail. Sur les photos de famille prises l'été suivant, on voit de jeunes dames en robes longues, aux chapeaux empanachés de plumes d'autruche, des messieurs coiffés de canotiers et de panamas qui sourient à un bébé : ce sont mes parents, mon grand-père, des oncles, des tantes, et c'est moi. Mon père avait trente ans, ma mère vingt et un, et j'étais leur premier enfant. Je tourne une page de l'album ; maman tient dans ses bras un bébé qui n'est pas moi ; je porte une jupe plissée, un béret, j'ai deux ans et demi, et ma sœur vient de naître. J'en fus, paraît-il, jalouse, mais pendant peu de temps. Aussi loin que je me souviens, j'étais fière d'être l'aînée : la première. Déguisée en chaperon rouge, portant dans mon panier galette et pot de beurre, je me sentais plus intéressante qu'un nourrisson cloué dans son berceau. J'avais une petite sœur : ce poupon ne m'avait pas.

De mes premières années, je ne retrouve guère qu'une impression confuse : quelque chose de rouge, et de noir, et de chaud. L'appartement était rouge, rouges la moquette, la salle à manger Henri II, la soie gaufrée qui masquait les portes vitrées, et dans le cabinet de papa les rideaux de velours ; les meubles de cet antre sacré étaient en poirier noirci ; je me blottissais dans la niche creusée sous le bureau, je m'enroulais dans les ténèbres ; il faisait sombre, il faisait chaud et le rouge de la moquette criait dans mes yeux. Ainsi se passa ma toute petite enfance. Je regardais, je palpais, j'apprenais le monde, à l'abri.

C'est à Louise que j'ai dû la sécurité quotidienne. Elle m'habillait le matin, me déshabillait le soir et dormait dans la même chambre que moi. Jeune, sans beauté, sans mystère puisqu'elle n'existait — du moins je le croyais — que pour veiller sur ma sœur et sur moi, elle n'élevait jamais la voix, jamais elle ne me grondait sans raison. Son regard tranquille me protégeait pendant que je faisais des pâtés au Luxembourg, pendant que je berçais ma poupée Blondine, descendue du ciel une nuit de Noël avec la malle qui contenait son trousseau. Au soir tombant elle s'asseyait à côté de moi et me montrait des images en me racontant des histoires. Sa présence m'était aussi nécessaire et me paraissait aussi naturelle que celle du sol sous mes pieds.

Ma mère, plus lointaine et plus capricieuse, m'inspirait des sentiments amoureux ; je m'installais sur ses genoux, dans la douceur parfumée de ses bras, je couvrais de baisers sa peau de jeune femme ; elle apparaissait parfois la nuit, près de mon lit, belle comme une image, dans sa robe de verdure mousseuse ornée d'une fleur mauve, dans sa scintillante robe de jais noir. Quand elle était fâchée, elle me « faisait les gros yeux » ; je redoutais cet éclair orageux qui enlaidissait son visage ; j'avais besoin de son sourire.

Quant à mon père, je le voyais peu. Il partait chaque matin pour le « Palais », portant sous son bras une serviette pleine de choses intouchables qu'on appelait des dossiers. Il n'avait ni barbe, ni moustache, ses yeux étaient bleus et gais. Quand il rentrait le soir, il apportait à maman des violettes de Parme, ils s'embrassaient et riaient. Papa riait aussi avec moi ; il me faisait chanter : *C'est une auto grise...* ou *Elle avait une jambe de bois* ; il m'ébahissait en cueillant au bout de mon nez des pièces de cent sous. Il m'amusait, et j'étais contente quand il s'occupait de moi ; mais il n'avait pas dans ma vie de rôle bien défini.

La principale fonction de Louise et de maman, c'était de me nourrir ; leur tâche n'était pas toujours facile. Par ma bouche, le monde entrait en moi plus intimement que par mes yeux et mes mains. Je ne l'acceptais pas tout entier. La fadeur des crèmes de blé vert, des bouillies d'avoine, des panades, m'arrachait des larmes ; l'onctuosité des graisses, le mystère gluant des coquillages me révoltaient ; sanglots, cris, vomissements, mes répugnances étaient si obstinées qu'on

renonça à les combattre. En revanche, je profitai passionnément du privilège de l'enfance pour qui la beauté, le luxe, le bonheur sont des choses qui se mangent ; devant les confiseries de la rue Vavin, je me pétrifiais, fascinée par l'éclat lumineux des fruits confits, le sourd chatolement des pâtes de fruits, la floraison bigarrée des bonbons acidulés ; vert, rouge, orange, violet : je convoitais les couleurs elles-mêmes autant que le plaisir qu'elles me promettaient. J'avais souvent la chance que mon admiration s'achevât en jouissance. Maman concassait des pralines dans un mortier, elle mélangait à une crème jaune la poudre grenue ; le rose des bonbons se dégradait en nuances exquises : je plongeais ma cuiller dans un coucher de soleil. Les soirs où mes parents recevaient, les glaces du salon multipliaient les feux d'un lustre de cristal. Maman s'asseyait devant le piano à queue, une dame vêtue de tulle jouait du violon et un cousin du violoncelle. Je faisais craquer entre mes dents la carapace d'un fruit déguisé, une bulle de lumière éclatait contre mon palais avec un goût de cassis ou d'ananas : je possédais toutes les couleurs et toutes les flammes, les écharpes de gaze, les diamants, les dentelles ; je possédais toute la fête. Les paradis où coulent le lait et le miel ne m'ont jamais alléchée, mais j'enviais à Dame Tartine sa chambre à coucher en échaudé : cet univers que nous habitons, s'il était tout entier comestible, quelle prise nous aurions sur lui ! Adulte, j'aurais voulu brouter les amandiers en fleur, mordre dans les pralines du couchant. Contre le ciel de New York, les enseignes au néon semblaient des friandises géantes et je me suis sentie frustrée.

Manger n'était pas seulement une exploration et une conquête, mais le plus sérieux de mes devoirs : « Une cuiller pour maman, une pour bonne-maman... Si tu ne manges pas, tu ne grandiras pas. » On m'adossait au mur du vestibule, on traçait au ras de ma tête un trait que l'on confrontait avec un trait plus ancien : j'avais gagné deux ou trois centimètres, on me félicitait et je me rengorgeais ; parfois pourtant, je prenais peur. Le soleil caressait le parquet ciré et les meubles en laqué blanc. Je regardais le fauteuil de maman et je pensais : « Je ne pourrai plus m'asseoir sur ses genoux. » Soudain l'avenir existait ; il me changerait en une autre qui dirait moi et ne serait plus moi. J'ai pressenti tous les sevrages, les reniements, les abandons et la succes-

sion de mes morts. « Une cuiller pour bon-papa... » Je mangeais pourtant, et j'étais fière de grandir ; je ne souhaitais pas demeurer à jamais un bébé. Il faut que j'aie vécu ce conflit avec intensité pour me rappeler si minutieusement l'album où Louise me lisait l'histoire de Charlotte. Un matin, Charlotte trouvait sur une chaise au chevet de son lit un œuf en sucre rose, presque aussi grand qu'elle : moi aussi, il me fascinait. Il était le ventre et le berceau, et pourtant on pouvait le croquer. Refusant toute autre nourriture, Charlotte rapetissait de jour en jour, elle devenait minuscule : elle manquait se noyer dans une casserole, la cuisinière la jetait par mégarde dans la caisse à ordures, un rat l'emportait. On la sauvait ; effrayée, repentante, Charlotte se gavait si gloutonnement qu'elle enflait comme une baudruche : sa mère conduisait chez le médecin un monstre ballonné. Je contemplais avec une sage appétence les images illustrant le régime prescrit par le docteur : une tasse de chocolat, un œuf à la coque, une côtelette dorée. Charlotte retrouvait ses dimensions normales et j'émergeais saine et sauve de l'aventure qui m'avait tour à tour réduite en fœtus et changée en matrone.

Je continuais à grandir et je me savais condamnée à l'exil : je cherchai du secours dans mon image. Le matin, Louise enroulait mes cheveux autour d'un bâton et je regardais avec satisfaction dans la glace mon visage encadré d'anglaises : les brunes aux yeux bleus ne sont pas, m'avait-on dit, une espèce commune et déjà j'avais appris à tenir pour précieuses les choses rares. Je me plaisais et je cherchais à plaire. Les amis de mes parents encourageaient ma vanité : ils me flattaient poliment, me cajolaient. Je me caressais aux fourrures, aux corsages satinés des femmes ; je respectais davantage les hommes, leurs moustaches, leur odeur de tabac, leurs voix graves, leurs bras qui me soulevaient du sol. Je tenais particulièrement à les intéresser : je bêtifiais, je m'agitais, guettant le mot qui m'arracherait à mes limbes et qui me ferait exister dans leur monde à eux, pour de bon. Un soir, devant un ami de mon père, je repoussai avec entêtement une assiette de salade cuite ; sur une carte postale envoyée pendant les vacances il demanda avec esprit : « Simone aime-t-elle toujours la salade cuite ? » L'écriture avait à mes yeux plus de prestige encore que la parole : j'exultai. Quand nous rencontrâmes à nouveau

M. Dardelle sur le parvis de Notre-Dame-des-Champs, j'escomptai de délicieuses taquineries ; j'essayai d'en provoquer : il n'y eut pas d'écho. J'insistai : on me fit taire. Je découvris avec dépit combien la gloire est éphémère.

Ce genre de déception m'était d'ordinaire épargné. A la maison, le moindre incident suscitait de vastes commentaires ; on écoutait volontiers mes histoires, on répétait mes mots. Grands-parents, oncles, tantes, cousins, une abondante famille me garantissait mon importance. En outre, tout un peuple surnaturel se penchait sur moi avec sollicitude. Dès que j'avais su marcher, maman m'avait conduite à l'église ; elle m'avait montré en cire, en plâtre, peints sur les murs, des portraits du petit Jésus, du bon Dieu, de la Vierge, des anges, dont l'un était, comme Louise, spécialement affecté à mon service. Mon ciel était étoilé d'une myriade d'yeux bienveillants.

Sur terre, la mère et la sœur de maman s'occupaient activement de moi. Bonne-maman avait des joues roses, des cheveux blancs, des boucles d'oreilles en diamant ; elle suçait des pastilles de gomme, dures et rondes comme des boutons de bottine, dont les couleurs transparentes me charmaient ; je l'aimais bien parce qu'elle était vieille ; et j'aimais tante Lili parce qu'elle était jeune : elle vivait chez ses parents, comme une enfant, et me semblait plus proche que les autres adultes. Rouge, le crâne poli, le menton sali d'une mousse grisâtre, bon-papa me faisait consciencieusement sauter sur le bout de son pied, mais sa voix était si rugueuse qu'on ne savait jamais s'il plaisantait ou s'il grondait. Je déjeunais chez eux tous les jeudis ; rissoles, blanquette, île flottante ; bonne-maman me régala. Après le repas, bon-papa somnolait dans un fauteuil en tapisserie, et je jouais, sous la table, à des jeux qui ne font pas de bruit. Il s'en allait. Alors bonne-maman sortait du buffet la toupie métallique sur laquelle on enfilait, pendant qu'elle tournait, des ronds de carton multicolores ; au derrière d'un bonhomme de plomb qu'elle appelait « le Père la Colique » elle allumait une capsule blanche d'où s'échappait un serpent brunâtre. Elle faisait avec moi des parties de dominos, de bataille, de jonchets. J'étouffais un peu dans cette salle à manger plus encombrée qu'une arrière-boutique d'antiquaire ; sur les murs, pas un vide : des tapisseries, des assiettes de faïence, des tableaux aux couleurs fumeuses ; une dinde morte

gisait au milieu d'un amas de choux verts ; les guéridons étaient recouverts de velours, de peluche, de guipures ; les aspidistras emprisonnés dans des cache-pot de cuivre m'attristaient.

Parfois, tante Lili me sortait ; je ne sais par quel hasard, elle m'emmena à plusieurs reprises au concours hippique. Un après-midi, assise à ses côtés dans une tribune d'Issy-les-Moulineaux, je vis basculer dans le ciel des biplans et des monoplans. Nous nous entendions bien. Un de mes plus lointains et de mes plus plaisants souvenirs, c'est un séjour que je fis avec elle à Châteauvillain, en Haute-Marne, chez une sœur de bonne-maman. Ayant perdu depuis longtemps fille et mari, la vieille tante Alice croupissait, seule et sourde, dans une grande bâtisse entourée d'un jardin. La petite ville, avec ses rues étroites, ses maisons basses, avait l'air copiée sur un de mes livres d'images ; les volets, percés de trèfles et de cœurs, s'accrochaient aux murs par des crampons qui figuraient de petits personnages ; les heurtoirs étaient des mains ; une porte monumentale s'ouvrait sur un parc dans lequel couraient des daims ; des églantines s'enroulaient à une tour de pierre. Les vieilles demoiselles du bourg me faisaient fête. Mademoiselle Elise me donnait des pains d'épice en forme de cœur. Mademoiselle Marthe possédait une souris magique, enfermée dans une boîte de verre ; on glissait dans une fente un carton sur lequel était inscrite une question ; la souris tournait en rond, et piquait du museau vers un casier : la réponse s'y trouvait imprimée sur une feuille de papier. Ce qui m'émerveillait le plus, c'étaient les œufs décorés de dessins au charbon, que pondaient les poules du docteur Masse ; je les dénichais de mes propres mains, ce qui me permit plus tard de rétorquer à une petite amie sceptique : « Je les ai ramassés moi-même ! » J'aimais, dans le jardin de tante Alice, les ifs bien taillés, la pieuse odeur du buis, et sous une charmille un objet aussi délicieusement équivoque qu'une montre en viande : un rocher qui était un meuble, une table de pierre. Un matin il y eut un orage ; je m'amusais avec tante Lili dans la salle à manger quand la foudre tomba sur la maison ; c'était un sérieux événement qui me remplit de fierté ; chaque fois qu'il m'arrivait quelque chose, j'avais l'impression d'être quelqu'un. Je connus un plaisir plus subtil. Sur le mur des communs poussaient des clématites ; un matin,

tante Alice m'appela d'une voix sèche ; une fleur gisait sur le sol : elle m'accusa de l'avoir cueillie. Toucher aux fleurs du jardin était un crime dont je ne méconnaissais pas la gravité ; mais je ne l'avais pas commis, et je protestai. Tante Alice ne me crut pas. Tante Lili me défendit avec feu. Elle était la déléguée de mes parents, mon seul juge ; tante Alice, avec son vieux visage moucheté, s'apparentait aux vilaines fées qui persécutent les enfants ; j'assistai complaisamment au combat que les forces du bien livraient à mon profit contre l'erreur et l'injustice. A Paris, parents et grands-parents prirent avec indignation mon parti, et je savourai le triomphe de ma vertu.

Protégée, choyée, amusée par l'incessante nouveauté des choses, j'étais une petite fille très gaie. Pourtant, quelque chose clochait puisque des crises furieuses me jetaient sur le sol, violette et convulsée. J'ai trois ans et demi, nous déjeunons sur la terrasse ensoleillée d'un grand hôtel — c'était à Divonne-les-Bains ; on me donne une prune rouge et je commence à la peler. « Non », dit maman ; et je tombe en hurlant sur le ciment. Je hurle tout au long du boulevard Raspail parce que Louise m'a arrachée du square Boucicaut où je faisais des pâtés. Dans ces moments-là, ni le regard orageux de maman, ni la voix sévère de Louise, ni les interventions extraordinaires de papa ne m'atteignaient. Je hurlais si fort, pendant si longtemps, qu'au Luxembourg on me prit quelquefois pour une enfant martyre. « Pauvre petite ! » dit une dame en me tendant un bonbon. Je la remerciai d'un coup de pied. Cet épisode fit grand bruit ; une tante obèse et moustachue, qui maniait la plume, le raconta dans *La Poupée modèle*. Je partageais la révérence qu'inspirait à mes parents le papier imprimé : à travers le récit que me lisait Louise, je me sentis un personnage ; peu à peu cependant, la gêne me gagna. « La pauvre Louise pleurait souvent amèrement en regrettant ses brebis », avait écrit ma tante. Louise ne pleurait jamais ; elle ne possédait pas de brebis, elle m'aimait : et comment peut-on comparer une petite fille à des moutons ? Je soupçonnai ce jour-là que la littérature ne soutient avec la vérité que d'incertains rapports.

Je me suis souvent interrogée sur la raison et le sens de mes rages. Je crois qu'elles s'expliquent en partie par une vitalité fougueuse et par un extrémisme auquel je n'ai

jamais tout à fait renoncé. Poussant mes répugnances jusqu'au vomissement, mes convoitises jusqu'à l'obsession, un abîme séparait les choses que j'aimais et celles que je n'aimais pas. Je ne pouvais accepter avec indifférence la chute qui me précipitait de la plénitude au vide, de la béatitude à l'horreur ; si je la tenais pour fatale, je m'y résignais : jamais je ne me suis emportée contre un objet. Mais je refusais de céder à cette force impalpable : les mots ; ce qui me révoltait c'est qu'une phrase négligemment lancée : « Il faut... il ne faut pas », ruinât en un instant mes entreprises et mes joies. L'arbitraire des ordres et des interdits auxquels je me heurtais en dénonçait l'inconsistance ; hier, j'ai pelé une pêche : pourquoi pas cette prune ? pourquoi quitter mes jeux juste à cette minute ? partout je rencontrais des contraintes, nulle part la nécessité. Au cœur de la loi qui m'accablait avec l'implacable rigueur des pierres, j'entrevois une vertigineuse absence : c'est dans ce gouffre que je m'engloutissais, la bouche déchirée de cris. M'accrochant au sol, gigotante, j'opposais mon poids de chair à l'aérienne puissance qui me tyrannisait ; je l'obligeais à se matérialiser : on m'empoignait, on m'enfermait dans le cabinet noir entre des balais et des plumeaux ; alors je pouvais me cogner des pieds et des mains à de vrais murs, au lieu de me débattre contre d'insaisissables volontés. Je savais cette lutte vaine ; du moment où maman m'avait ôté des mains la prune saignante, où Louise avait rangé dans son cabas ma pelle et mes moules, j'étais vaincue ; mais je ne me rendais pas. J'accomplissais le travail de la défaite. Mes soubresauts, les larmes qui m'aveuglaient, brisaient le temps, effaçaient l'espace, abolissaient à la fois l'objet de mon désir et les obstacles qui m'en séparaient. Je sombrais dans la nuit de l'impuissance ; plus rien ne demeurait que ma présence nue et elle explosait en de longs hurlements.

Non seulement les adultes brimaient ma volonté, mais je me sentais la proie de leurs consciences. Celles-ci jouaient parfois le rôle d'un aimable miroir ; elles avaient aussi le pouvoir de me jeter des sorts ; elles me changeaient en bête, en chose. « Comme elle a de beaux mollets, cette petite ! » dit une dame qui se pencha pour me palper. Si j'avais pu me dire : « Que cette dame est sotte ! elle me prend pour un petit chien », j'aurais été sauvée. Mais à trois ans, je n'avais aucun recours contre cette voix bénisseuse, ce sourire

gourmand, sinon de me jeter en glapissant sur le trottoir. Plus tard, j'appris quelques parades ; mais je haussai mes exigences : il suffisait pour me blesser qu'on me traitât en bébé ; bornée dans mes connaissances et dans mes possibilités, je ne m'en estimais pas moins une vraie personne. Place Saint-Sulpice, la main dans la main de ma tante Marguerite qui ne savait pas très bien me parler, je me suis demandé soudain : « Comment me voit-elle ? » et j'éprouvai un sentiment aigu de supériorité : car je connaissais mon for intérieur, et elle l'ignorait ; trompée par les apparences, elle ne se doutait pas, voyant mon corps inachevé, qu'au-dedans de moi rien ne manquait ; je me promis, lorsque je serais grande, de ne pas oublier qu'on est à cinq ans un individu complet. C'est ce que niaient les adultes lorsqu'ils me marquaient de la condescendance, et ils m'offensaient. J'avais des susceptibilités d'infirme. Si bonne-maman trichait aux cartes pour me faire gagner, si tante Lili me proposait une devinette trop facile, j'entrais en transes. Souvent je soupçonnais les grandes personnes de jouer des comédies ; je leur faisais trop de crédit pour imaginer qu'elles en fussent dupes : je supposais qu'elles les concertaient tout exprès pour se moquer de moi. A la fin d'un repas de fête, bon-papa voulut me faire trinquer : je tombai du haut mal. Un jour où j'avais couru, Louise prit un mouchoir pour essuyer mon front en sueur : je me débattis avec hargne, son geste m'avait paru faux. Dès que je pressentais, à tort ou à raison, qu'on abusait de mon ingénuité pour me manœuvrer, je me cabrais.

Ma violence intimidait. On me grondait, on me punissait un peu ; il était rare qu'on me giflât. « Quand on touche à Simone, elle devient violette », disait maman. Un de mes oncles, exaspéré, passa outre : je fus si éberluée que ma crise s'arrêta net. On eût peut-être facilement réussi à me mater ; mais mes parents ne prenaient pas mes fureurs au tragique. Papa, parodiant je ne sais qui, s'amusait à répéter : « Cette enfant est insociable. » On disait aussi, non sans un soupçon de fierté : « Simone est têtue comme une mule. » J'en pris avantage. Je faisais des caprices ; je désobéissais pour le seul plaisir de ne pas obéir. Sur les photos de famille, je tire la langue, je tourne le dos : autour de moi on rit. Ces menues victoires m'encouragèrent à ne pas considérer comme insurmontables les règles, les rites, la

routine ; elles sont à la racine d'un certain optimisme qui devait survivre à tous les dressages.

Quant à mes défaites, elles n'engendraient en moi ni humiliation, ni ressentiment ; lorsque, à bout de larmes et de cris, je finissais par capituler, j'étais trop épuisée pour ruminer des regrets : souvent j'avais même oublié l'objet de ma révolte. Honteuse d'un excès dont je ne trouvais plus en moi de justification, je n'éprouvais que des remords ; ils se dissipaient vite car je n'avais pas de peine à obtenir mon pardon. Somme toute, mes colères compensaient l'arbitraire des lois qui m'asservissaient ; elles m'évitèrent de me morfondre en de silencieuses rancunes. Jamais je ne mis sérieusement en question l'autorité. Les conduites des adultes ne me semblaient suspectes que dans la mesure où elles reflétaient l'équivoque de ma condition enfantine : c'est contre celle-ci qu'en fait je m'insurgeais. Mais j'acceptais sans la moindre réticence les dogmes et les valeurs qui m'étaient proposés.

Les deux catégories majeures selon lesquelles s'ordonnait mon univers, c'était le Bien et le Mal. J'habitais la région du Bien, où régnaient — indissolublement unis — le bonheur et la vertu. J'avais l'expérience de douleurs injustifiées ; il m'arrivait de me cogner, de m'écorcher ; une éruption d'ecthyma m'avait défigurée : un médecin brûlait mes pustules avec du nitrate d'argent et je criais. Mais ces accidents se réparaient vite et n'ébranlaient pas mon credo : les joies et les peines des hommes correspondent à leurs mérites.

Vivant dans l'intimité du Bien, je sus tout de suite qu'il comportait des nuances et des degrés. J'étais une bonne petite fille, et je commettais des fautes ; ma tante Alice priait beaucoup, elle irait sûrement au ciel, pourtant elle s'était montrée injuste à mon égard. Parmi les gens que je devais aimer et respecter, il y en avait que, sur certains points, mes parents blâmaient. Bon-papa, bonne-maman mêmes n'échappaient pas à leurs critiques ; ils restaient brouillés avec des cousins que maman voyait souvent et que je trouvais très gentils. Le mot de brouille, qui évoquait des écheveaux inextricablement emmêlés, me déplaisait : pourquoi se brouille-t-on ? comment ? il me semblait regrettable d'être brouillé. J'épousai hautement la cause de maman. « Chez qui avez-vous été hier ? » demandait tante Lili. « Je ne vous le dirai pas : maman me l'a défendu. » Elle échangeait avec sa mère un long regard. Il leur arrivait de faire des

réflexions désobligeantes : « Alors ? ta maman trotte toujours ? » Leur malveillance les déconsidérerait sans atteindre maman. Elle n'altérerait pas d'ailleurs l'affection que je leur portais. Je trouvais naturel, et en un sens satisfaisant, que ces personnages secondaires fussent moins irréprochables que les divinités suprêmes : Louise et mes parents détenaient le monopole de l'infaillibilité.

Une épée de feu séparait le Bien du Mal ; je n'avais jamais vu celui-ci face à face. Parfois, la voix de mes parents se durcissait ; à leur indignation, à leur colère, je devinais que dans leur entourage même il se trouvait des âmes vraiment noires : je ne savais pas lesquelles, et j'ignorais leurs crimes. Le Mal gardait ses distances. Je n'imaginai ses suppôts qu'à travers des figures mythiques : le diable, la fée Carabosse, les sœurs de Cendrillon ; faute de les avoir rencontrés en chair et en os, je les réduisais à leur pure essence ; le Méchant péchait comme le feu brûle, sans excuse, sans recours ; l'enfer était son lieu naturel, la torture son destin et il m'eût paru sacrilège de m'apitoyer sur ses tourments. A vrai dire, les brodequins de fer rougi dont les nains chausaient la marâtre de Blanche-Neige, les flammes où cuisait Lucifer, n'évoquaient jamais pour moi l'image d'une chair souffrante. Ogres, sorcières, démons, marâtres et bourreaux, ces êtres inhumains symbolisaient une puissance abstraite et leurs supplices illustraient abstraitement leur juste défaite.

Quand je partis pour Lyon avec Louise et ma sœur, je caressai l'espoir d'affronter l'Ennemi à visage découvert. Nous étions invitées par de lointains cousins qui habitaient dans les faubourgs de la ville une maison entourée d'un grand parc. Maman m'avertit que les petits Sirmione n'avaient plus de mère, qu'ils n'étaient pas toujours sages et qu'ils ne disaient pas bien leurs prières : je ne devais pas me troubler s'ils riaient de moi quand je dirais les miennes. Je crus comprendre que leur père, un vieux professeur de médecine, se moquait du bon Dieu. Je me drapai dans la blanche tunique de sainte Blandine livrée aux lions : je fus déçue, car nul ne m'attaqua. L'oncle Sirmione, quand il quittait la maison, marmonnait dans sa barbe : « Au revoir ; Dieu vous bénisse » ; ce n'était donc pas un païen. Mes cousins — ils étaient sept, âgés de dix à vingt ans — se conduisaient assurément de façon insolite ; à travers les

grilles du parc, ils jetaient des pierres aux gamins des rues, ils se battaient, ils tourmentaient une petite orpheline idiote, qui vivait avec eux ; la nuit, pour la terroriser, ils sortaient du cabinet de leur père un squelette qu'ils habillaient d'un drap. Tout en me déconcertant, ces anomalies me parurent bénignes ; je n'y découvris pas l'insondable noirceur du mal. Je jouai paisiblement parmi les massifs d'hortensias et l'envers du monde me demeura caché.

Un soir cependant, je crus que la terre avait basculé sous mes pieds.

Mes parents étaient venus nous rejoindre. Un après-midi, Louise me conduisit avec ma sœur à une kermesse où nous nous amusâmes beaucoup. Quand nous quittâmes la fête, le soir tombait. Nous bavardions, nous riions, je grignotais un de ces faux objets qui me plaisaient tant — un martinet en réglisse — lorsque maman apparut à un détour du chemin. Elle portait sur sa tête une écharpe de mousseline verte et sa lèvre supérieure était gonflée : à quelle heure rentrions-nous ? Elle était la plus âgée, et elle était « Madame », elle avait le droit de gronder Louise ; mais je n'aimai pas sa moue, ni sa voix ; je n'aimai pas voir s'allumer dans les yeux patients de Louise quelque chose qui n'était pas de l'amitié. Ce soir-là — ou un autre soir, mais dans mon souvenir les deux incidents sont étroitement liés — je me trouvai dans le jardin avec Louise, et une autre personne que je n'identifie pas ; il faisait nuit ; dans la façade sombre, une fenêtre s'ouvrait sur une chambre éclairée ; on apercevait deux silhouettes et on entendait des voix agitées : « Voilà Monsieur et Madame qui se bagarrent », dit Louise. C'est alors que l'univers chavira. Impossible que papa et maman fussent ennemis, que Louise fût leur ennemie ; quand l'impossible s'accomplit, le ciel se mélange à l'enfer, les ténèbres se confondent avec la lumière. Je sombrai dans le chaos qui précéda la Création.

Ce cauchemar ne dura pas : le lendemain matin, mes parents avaient leur sourire et leur voix de tous les jours. Le ricanement de Louise me resta sur le cœur, mais je passai outre : il y avait beaucoup de petits faits que j'ensevelissais ainsi dans le brouillard.

Cette aptitude à passer sous silence des événements que pourtant je ressentais assez vivement pour ne jamais les oublier, est un des traits qui me frappent le plus quand je

me remémore mes premières années. Le monde qu'on m'enseignait se disposait harmonieusement autour de coordonnées fixes et de catégories tranchées. Les notions neutres en avaient été bannies : pas de milieu entre le traître et le héros, le renégat et le martyr ; tout fruit non comestible était vénéneux ; on m'assurait que « j'aimais » tous les membres de ma famille, y compris mes grand-tantes les plus disgraciées. Dès mes premiers balbutiements, mon expérience démentit cet essentialisme. Le blanc n'était que rarement tout à fait blanc, la noirceur du mal se dérobaît : je n'apercevais que des grisailles. Seulement, dès que j'essayais d'en saisir les nuances indécises, il fallait me servir de mots, et je me trouvais rejetée dans l'univers des concepts aux dures arêtes. Ce que je voyais de mes yeux, ce que j'éprouvais pour de bon, devait rentrer tant bien que mal dans ces cadres ; les mythes et les clichés prévalaient sur la vérité : incapable de la fixer, je laissais celle-ci glisser dans l'insignifiance.

Puisque j'échouais à penser sans le secours du langage, je supposais que celui-ci couvrait exactement la réalité ; j'y étais initiée par les adultes que je prenais pour les dépositaires de l'absolu : en désignant une chose, ils en exprimaient la substance, au sens où l'on exprime le jus d'un fruit. Entre le mot et son objet je ne concevais donc nulle distance où l'erreur pût se glisser ; ainsi s'explique que je me sois soumise au Verbe sans critique, sans examen, et lors même que les circonstances m'invitaient à en douter. Deux de mes cousins Sirmione suçaient des sucres de pomme : « C'est une purge », me dirent-ils d'un ton narquois ; leur ricanement m'avertit qu'ils se moquaient de moi ; néanmoins, le mot s'incorpora aux bâtonnets blanchâtres ; je cessai de les convoiter car ils m'apparaissaient à présent comme un louche compromis entre la friandise et le médicament.

Je me souviens pourtant d'un cas où la parole n'emporta pas ma conviction. A la campagne, pendant les vacances, on m'emmenait parfois jouer chez un lointain petit cousin ; il habitait une belle maison, au milieu d'un grand parc et je m'amusais assez bien avec lui. « C'est un pauvre idiot », dit un soir mon père. Beaucoup plus âgé que moi, Cendri me paraissait normal du fait qu'il m'était familier. Je ne sais si on m'avait montré ou décrit des idiots : je leur

prêtais un sourire baveux, des yeux vides. Quand je revis Cendri, je cherchai en vain à coller cette image sur sa figure ; peut-être qu'à l'intérieur de lui-même, sans en avoir l'apparence, il ressemblait aux idiots, mais je répugnais à le croire. Poussée par le désir d'en avoir le cœur net, et aussi par une obscure rancune contre mon père qui avait insulté mon camarade de jeux, j'interrogeai sa grand-mère : « C'est vrai que Cendri est idiot ? » lui demandai-je. « Mais non ! » répondit-elle d'un air offensé. Elle connaissait bien son petit-fils. Se pouvait-il que papa se fût trompé ? Je restai perplexe.

Je ne tenais guère à Cendri et l'incident, s'il m'étonna, me toucha peu. Je ne découvris la noire magie des mots que lorsqu'ils me mordirent au cœur.

Maman venait d'étrener une robe couleur tango. Louise dit à la femme de chambre d'en face : « Vous avez vu Madame comme elle est ficelée : une vraie excentrique ! » Un autre jour, Louise bavardait dans le hall de l'immeuble avec la fille de la concierge ; deux étages plus haut, maman, assise à son piano, chantait : « Ah ! dit Louise, c'est encore Madame qui crie comme un putois. » Excentrique. Putois. A mes oreilles, ces mots sonnaient affreusement : en quoi concernaient-ils maman qui était belle, élégante, musicienne ? et pourtant c'était Louise qui les avait prononcés : comment les désarmer ? Contre les autres gens, je savais me défendre ; mais elle était la justice, la vérité et mon respect m'interdisait de la juger. Il n'eût pas suffi de contester son goût ; pour neutraliser sa malveillance, il fallait l'imputer à une crise d'humeur, et par conséquent admettre qu'elle ne s'entendait pas bien avec maman ; en ce cas, l'une d'entre elles avait des torts ! Non. Je les voulais toutes les deux sans faille. Je m'appliquai à vider de leur substance les paroles de Louise : des sons bizarres étaient sortis de sa bouche, pour des raisons qui m'échappaient. Je ne réussis pas complètement. Il m'arriva désormais, quand maman portait une toilette voyante, ou quand elle chantait à pleine voix, de ressentir une espèce de malaise. D'autre part, sachant à présent qu'il ne fallait pas tenir compte de tous les propos de Louise, je ne l'écoutai plus tout à fait avec la même docilité qu'auparavant.

Prompte à m'esquiver dès que ma sécurité me semblait menacée, je m'appesantissais volontiers sur les problèmes

nrf



9 782070 205196



58-X A 20519 ISBN 2-07-020519-3

Extrait de la publication